

Le numéro vingt trois d'une rue, dans un quartier de Levallois Perret, près de la Porte d'Asnières au milieu d'immeubles construits un peu de guingois, au fond d'une cour pavée, un haut mur, une muraille lépreuse torchée de raccords plâtrés, duvetés de salpêtre, gris, bosselés, tristes, délimitant un univers où l'air pesant sentait à la fois les vieux graillons, les surettes effluves ou les odeurs mystérieuses et âcres du passage des rats voleurs, le détalement de deux ou trois gris-fauves qui souvent nous passaient entre les jambes.

La saleté, restants d'ordures de poubelles à moitié répandues avant le ramassage des éboueurs, glissantes décompositions d'épluchures, de serviettes hygiéniques et de résidus douteux.

Scènes pesantes et lourdes, clouées au sol par la trajectoire intrusive d'un rayon de soleil qui, à travers les toits face au grand mur, dans la pénombre, insinue sa colonne de lumière, poussant des épaules deux cheminées plates et très longues aux alignements de mitres d'argile rouge.

Sur le pavé, près de la porte en bois d'une ancienne remise de voitures à chevaux, un assemblage de planches délimitant un carrelé de jardin, tentative de rêves édifiés par les habitants des vieilles bâtisses pour maquiller la laideur sale de l'endroit.

Un mur ocre-rouge de briques pansées de ciment, surmonté d'une verrière ancienne assurait l'éclairage d'un petit atelier de mécanique où tous les enfants de l'immeuble finissaient par être apprentis.

Figées là, ... quelques fleurettes tentant de se hisser le plus haut possible, cherchaient la lumière.

Ce paillason de terre se perdant au pied de cabanons de bois servant de locaux à tout et pour tous, répartis entre quelques locataires, personnalisés chacun par une façon particulière d'en assurer l'entretien.

Des anciens panneaux de « RECLAME », en tôle émaillée vantant une absinthe ou un amortisseur, tentaient d'assurer la conservation de l'emplâtrage de ces cabanons dans la terre humide du jardinet.

Une vieille pompe à eau dont il ne restait plus que la ferronnerie sommaire, forgée sans doute depuis longtemps, encastrée dans une porte bouchée en forme d'ogive à la partie haute et comprenant une traverse de chêne qui devait servir à attacher les chevaux au moment de l'abreuvement.

Assemblés là depuis longtemps, rouillée, inerte, un demi cercle de pavés manquants attestaient de l'emplacement d'un ancien puits rebouché, ... Quelques compagnons paveurs scrupuleux pour l'écoulement des eaux avaient façonné, en plaçant les pavés avec art, des rigoles creuses qui conduisaient les eaux, à la fois de vaiselles savonneuses et de pluies mélangées, vers des goulottes ou d'infâmes trous, où elles disparaissaient étrangement derrière le pignon d'un mur de porte cochère ou par une grille d'écoulement en fonte.

Tout était placé lourdement comme si rien ne devait bouger pendant longtemps.

Cet endroit, sans savoir s'il était un lieu de repos ou plutôt d'arrêt, était à coup sûr, un emplacement où des vies stationnaient..., attentives, angoissées, vigilantes et aussi résignées.

Appuyé sur un accoudoir en bois aux grilles de fonte ouvragées, le regard absent, contemplant un autre univers intérieur, lentement comme si scrupuleusement il fallait revoir en détails, savoir où quelque chose n'avait pas marché... tout défile, toutes les ombres silencieuses cherchent la pensée généreuse, imaginative et la rumeur confuse

comme une cascade jaillissante, ... les prétentions, les rêves, les élans remplis d'ardeur, font ressentir qu'il n'est pas indispensable de vouloir obtenir trop vite le meilleur.

Ayant lentement enrobé dans son sillage les choses et les êtres, ... un léger déplacement d'air froid, comme le prémisses d'un hiver, s'installe.

Déjà les lumières vont s'éteignant.

Le passé au contraire d'une peau de chagrin prenait plus de place, le doux fleuve qui s'écoule avec lourdeur, s'arrête et attend, moiré, noir et clair, ... en ondulations ses images s'estompent et ressurgissent, remplacées par la pensée, le souvenir se matérialise presque et... plus que le présent, commence à vivre trop tard.

J'ai cru que demain serait enfin l'aurore annonçant un jour nouveau où tout serait différent, ... une trajectoire issue d'un magma inquiétant, lumineuse et vivante, n'éclairait que le noir et c'est par contraste que j'en pouvais discerner son environnement froid.

De la gaieté éclatante et insouciant de l'enfance, je me souviens être passé sans transition de l'autre côté du monde de quiétude où j'étais heureux, de l'autre côté comme on quitte un endroit et, en me retournant, je me voyais rire et participer aux escapades furtives, la jeunesse, les muscles, le sang, ... sans le savoir, j'étais le bonheur, la vie s'écoulait sans problème.

Rien ne devait troubler la douce ambiance des programmes établis.

Les soucis des adultes sans doute existants ne nous gênaient pas,J'étais bien.

La cour du vingt trois, paradis perdu, dont l'aspect maintenant paraîtrait étriqué, comme un vaste écrin de pierraille entouré de vieux toits de zinc, ...au chaud, bien à l'abri, nous vivions, nous les gosses avec nos jeux

bruyants, emplissant l'espace de l'air de nos cris d'écoliers libérés, ... juste avant le repas du soir.

Les seules aventures possibles issues de nos rêves étaient toujours plus fortes, dépassant le réel, ...les héros en étaient les vainqueurs à chaque fois meilleurs, la justice combattait et, toujours victorieuse, finissait le jeu et le scénario en même temps.

L'accès aux caves sombres et aux effleurements des toiles d'araignées nous laissait des sensations de peur.

Les balades sur les toitures disparates où, aux aguets, nous épions avec des rires furtifs le monde d'en bas.

Nous étions les rois de nos rêves et le soir, fatigués, nous remettions au lendemain des suites sans fins.

Les galoches de l'époque, éculées, à moitié délacées, chaussettes tombantes, la culotte courte retenue par une paire de bretelles au dessus d'un tricot de corps, un vieux pull-over raccommo­dé aux coudes, ... le tablier d'écolier noir ou gris suspendu pendant le jeu le long du mur, ... jouant aux osselets, assis à deux ou trois, ... aux calos, ces jeux de billes d'acier, au pot, au corsaire...

J'étais heureux

C'était la guerre, mais la guerre des grands.

La sous-alimentation, les cartes de pain, de matières grasses, de viande, ne m'étaient pas inconnues, ... Protégé, j'avais tout de même parfois un peu faim, comme on peut l'avoir à cet âge, sans pour autant en souffrir.

Les queues aux façades des commerçants, pour moi étaient pour accéder au ravitaillement, une occupation que très tôt j'avais prise en compte, ... C'était une habitude.

Les chaussures à semelles de bois articulées, les tissus végétaux, les biscuits vitaminés, m'étaient devenus familiers. Nous vivions avec ça. La rumeur de la guerre était devenue pour nous une présence normale. Tous les jours de nouveaux événements animaient la soirée.

Après le déferlement tumultueux des armées sur la France, l'exode, le retour de l'exode, ... une vie relative-

ment calme avait suivi et s'installait. La chaleur familiale persistait et, en son sein, je vivais, insouciant.

J'étais bien.

Mais la fatalité, toujours vigilante, devait modifier le mécanisme des rouages complémentaires où les immuables répétitions avaient déjà tout préparé, une vie parmi des milliers de vie, aurait pu continuer sans heurt à être une poussière à l'édifice...

Hors, il en fut autrement.

Une nuit, ou plutôt un matin, très tôt, je fus pris en plein sommeil de violentes douleurs à la jambe droite... Au dessus du genoux, la douleur sourde s'amplifiait depuis la veille et maintenant, fiévreux, hésitant encore à réveiller mes parents, je souffrais au maximum.

Une douleur inconnue jusqu'alors ne me quittait pas. Sans comprendre, bouffis par le mauvais sommeil qui avait précédé, je ne pus retenir quelques gémissements... Ma mère tout d'abord une première fois s'inquiéta de mon état, en chuchotant pour ne pas réveiller mon père... elle vint me prodiguer quelques caresses sans allumer, dans le noir...

Quelquefois, alors que je ressentais, soit un mal de ventre ou une éphémère douleur me réveillant mal d'un cauchemar, elle venait s'enquérir de mon état et m'apaiser... Cette fois je souffrais tellement qu'il m'était impossible de remuer la jambe, ... Trempé de sueur, surpris par ce mal étranger, j'espérais d'elle la réponse habituelle qui fatalement devait suivre cet instant, ... à chaque fois le miracle s'accomplissait et je ressemblais alors dans un de ces sommeil comme on peut en avoir à cet âge, ... et l'oubli, vite, effaçait toutes les craintes... Le matin alors je revenais d'un vague autre monde et, reprenant le fil de la veille, tout se déroulait normalement...

Suffoqué par la douleur, je pleurais et, en attente à travers mes larmes, je posais la question que l'on pose à ces moments là.

Deux plis horizontaux au dessus de la lèvre supérieure sur le visage de ma mère, une moue inquiète, les sourcils incurvés sur le haut du nez, la bouche haletante, mon apparence sans doute anormale par rapport à d'autres petites alertes, ... comme dans un miroir, reflétait dans ses yeux, une réalité contraire aux règles, ... la peur sur le visage de ma mère me remplit d'une angoisse infinie.

— Où as-tu mal ?

— Là... là..., disais-je

Et dans ma tentative de vouloir montrer mon genou douloureux, je déplaçais le lourd couvre-pieds et, poussant un cri, ... je vis alors ma jambe toute enflée, démesurément grossie, ... énorme à l'endroit du genou...

— Mon dieu ! dit-elle

Et, en voulant toucher de sa main la peau tendue, elle m'infligea une fulgurante douleur. Le mal se répartit jusqu'au ventre. Un frémissement du pied très bref me prit... la première d'une longue série de douleurs violentes me surpris... Je hurlais.

Sans le savoir j'entrais dans une autre ère, pour moi la vie calme et paisible devait s'arrêter là.

Sur le moment, il est impossible de réaliser qu'un événement se prépare... De brèves douleurs quelquefois disparaissent sans laisser de trace et, sans explication, leurs souvenirs s'estompent.

Le destin m'avait choisi, ... Je n'admis que bien plus tard, que faisant partie d'un cheptel à part, je devais concevoir une autre façon de bouger, de me mouvoir au milieu des autres

Douloureux, simplement douloureux, je ne savais pas, alors, que ce n'était que le début d'un calvaire.

Au matin une ambulance vint me prendre, ... Je me souviens de mon transport tout d'abord dans l'escalier, du passage au milieu des voisins familiers me regardant, une impression en pleine contradiction, un bref instant, d'être le centre d'intérêt du moment et puis, en même temps, la souffrance et l'angoisse.

Les derniers bons instants de mon séjour, des quelques meilleures années que j'ai eues sur cette terre.

L'enfance pour moi fut trop brève, ... la partie arrière de l'ambulance refermée, je ne revis plus du même regard, longtemps après, ... la porte cochère, la voûte, l'escalier, la cour, l'espace clos, les gros pavés, les autres gosses, leurs souvenirs souvent sollicités, je finis par les imaginer plus beaux qu'ils ne l'étaient, presque importants, ... parce qu'à force de les revoir dans le passé, je les revoyais pleins de couleurs.

L'intérieur de l'ambulance, univers déjà blanc, m'emmenait ailleurs. Déraciné, comme poussé par derrière, je franchissais un seuil inconnu.

Pavillon Flaubert, Pavillon Archambaut, de l'un à l'autre porté, roulé, les plafonds des couloirs défilent, l'attente, la solitude et toujours cette question sans réponse : Pourquoi moi ?

Cette fois le cauchemar est réel, j'ai vainement espéré à un réveil apaisant... durant ces instants.

Les yeux des personnages croisés pendant les longues défilades le long des couloirs...

Dans un autre temps, pas très lointain, j'ai assisté à l'exécution d'un porc. Nous étions, avec mon cousin, les spectateurs impuissants de cette décision nécessaire.

Une bête hurlante, acculée dans un angle de la ferme, n'ayant pour répartie que ses cris, saisie, immobilisée, égorgée, et dont les derniers couinements finissaient dans une coulée de sang. Une bête vive se débattant, puis inerte n'existant plus, nous avait laissés hagards et dans nos yeux réciproquement, un doute en même temps qu'une question, pour la première fois, ... nous gênaient. Qu'avions nous fait pour cet être ? Qu'aurions nous put tenter ?

Ses hurlements étaient-ils un message ou simplement un bruit éphémère à mettre au compte du déroulement normal d'une vie.

Le silence qui succéda à ce rituel était accompagné de nos regards interrogatifs, le constat d'une brutale réalité, évidente, où la nécessité nous laissait à cheval sur deux considérations... La mort de la bête au profit de notre survie, ...peut-être ? Nous étions là, spectateurs impuissants sortis de l'enfance, nous n'étions pas la victime mais la réelle brutalité s'imposait à nous sans vergogne.

Un manque quelque part déséquilibrait notre logique.

Les yeux des personnages croisés au passage, allongé sur le brancard roulant entre les deux murs, les lumignons blêmes qui défilaient au dessus de moi, ... la détresse des regards, était la même que celle de nos regards d'enfants au moment des constats antérieurs, ... Mais cette fois, j'étais le porc qu'on écorchait...

Pensif, éveillé, ...

Du fond de moi, je ne pus plus contenir une envie de refouler une immense vague d'aigreur, comme quelque chose d'étranger à moi qui s'imprégnait en moi sans mon consentement.

Au seuil de cet univers je ne pus comprendre, il n'y avait rien à comprendre, ... C'était le bourgeon qui pousse, ... les marées, ... l'immuable, ... la pourriture qui s'installe là, ... là c'est moi, et en dedans de moi, maintenant, je, ... entre deux accalmies, regarde ce monde qui n'est plus le mien.

L'étranger, la chose,
C'est moi.

N'étant plus maître de mon corps, submergé de douleurs atroces interrompues de semi-comas, je meurs et je suis vivant.

En face d'un ennemi cruel que je ne distingue pas, j'essaye un combat contre des leurres

Les cheminements des cauchemars en ces moments là me conduisaient en des mondes hideux.

Quelquefois, j'avais l'impression de surgir en une clairière calme à l'orée d'un bois et là, en sueur, étonné de ne plus souffrir pendant un temps, j'attendais, sachant que le retour prochain d'une espèce d'entité allait immanquablement m'enrober une prochaine fois pour me punir encore et me conduire là où on est le plus seul... Au supplice.

Les longs cordons de tarlatane auxquels on a donné le nom de mèches et qui servaient, par capillarité, à aspirer le pus... Ces cordons enfournés dans la plaie, retirés au bout de quelques jours, au moment où le magma est en train de s'affermir, étaient devenus la matérialisation de douleurs effroyables entraînant à l'arrachage une partie de ma vie.

Le renouvellement périodique de ces traitements qui empêchaient la cicatrisation était nécessaire à l'évolution d'une problématique guérison, ... A l'époque, une infection ne se combattait pas d'une autre façon. La plaie maintenue ouverte, l'organisme avait une chance s'il se régénérait suffisamment, de reprendre le dessus.

Après chaque pansement, je restais sans force et ne comprenant pas pourquoi, toujours vivant, le temps pour moi en ces instants, s'acharnait à me diminuer encore et encore...

Attente au sein d'un autre monde, jusqu'au prochain récurage, la peur de souffrir toujours, ... une fois de plus devenait plus intense et lentement la terreur de ces empoignades où j'étais vaincu devenait plus intense et lentement la terreur de ces empoignades où j'étais vaincu devenait plus forte que la douleur. L'angoisse, la solitude s'étaient faites moi, je sentais des griffes hypocrites toujours présentes, me tenir compagnie, ... Les élans d'évasions, soubresauts du corps, n'étaient que des images fugaces, des désirs cérébraux toujours réfrénés... Maté, soumis, à la disposition d'une adversité indifférente, ... je subissais.

Un corps peut tenir longtemps entre la vie et la mort, la pensée, l'esprit, la raison.

Pourquoi tout se heurte-il en un volume restreint ?

Mourir, ... le calme, ... le repos, ... plus rien, ... ne plus souffrir.

Pavillon Archambaut, ...